

La capture des derniers mutins signifiait non seulement que Mate devait abandonner ses rêves de conquête au moment même où ils semblaient près de se réaliser, mais aussi qu'il se trouvait désormais, politiquement, dans une situation fort dangereuse. Sa première pensée fut de s'enfuir, et il supplia le capitaine Edwards de l'emmener avec lui en Angleterre. Mais Edwards n'avait plus besoin de Mate, ni de sa flagornerie basement intéressée, et il lui ordonna de quitter le navire, sur quoi Mate, à son tour, alla chercher refuge dans les montagnes.

Même si l'ordre et la paix semblaient enfin revenus à Tahiti, la vérité oblige à dire que l'ingérence des marins anglais dans les affaires politiques et militaires de l'île eut des conséquences catastrophiques pour les générations à venir. Jusque-là en effet il y avait toujours eu une répartition équilibrée du pouvoir entre les différents chefs, ce qui avait efficacement protégé l'île des dangers de l'autocratie et de la tyrannie. Mais l'aide militaire que les hommes du *Bounty* avaient apportée à la dynastie de Pare mit un terme définitif et permanent à ce *statu quo* et, bien que Mate ne dût jamais de son vivant réaliser son rêve de monarchie absolue, même s'il mourut sous le nom de Pomare 1^{er}, il avait néanmoins prouvé que c'était là chose possible, et même montré par quels moyens ce rêve était réalisable. Ainsi, son fils Tu — Pomare II — ne tarda guère à suivre l'exemple paternel et, en cultivant assidûment l'amitié et le soutien des missionnaires et des capitaines de passage, en constituant aussi un corps de mercenaires européens à lui dévoués, il réussit finalement, après des conflits sanglants et des atrocités indescriptibles, à conquérir l'île tout entière.

Mais revenons au sort des prisonniers. Dès qu'ils furent tous rassemblés à bord de la *Pandora*, Edwards ordonna pour eux la construction d'une prison spéciale. Érigée en largeur près de la poupe sur le gaillard d'arrière, elle ne faisait que 5,50 m sur 3,50 m et à peine la taille d'un homme en hauteur. Les détails de cette "boîte de Pandore" — c'est ainsi que les prisonniers, naturellement, la baptisèrent — ont été décrits par Morrison : « L'entrée en était sur le dessus, une écoutille carrée de 50 cm environ maintenue par un verrou passé dans le surbau ; puis deux écoutilles carrées de 22,5 cm sur les flancs pour l'aération avec des grilles de fer, et des hublots de poupe munis de barreaux intérieurs et extérieurs. » Deux gardes étaient postés dessus, près de l'entrée, tandis qu'un *midship* faisait les cent pas tout autour. Personne à bord n'était autorisé à parler aux prisonniers sauf le maître d'armes, et même avec lui les prisonniers ne pouvaient discuter que de leurs rations de nourriture. Si l'on juge les mesures de précaution prises par Edwards excessives, il faut cependant se rappeler qu'il n'avait de ce qui s'était passé pendant la mutinerie qu'une idée floue, et tendait à considérer ses prisonniers comme une bande de brigands violents et sans scrupule, tous prêts à inciter son propre équipage à se mutiner à la première

occasion. C'est pourquoi il considérait indispensable de les maintenir dans un isolement absolu, et la "boîte" était pour cela la meilleure solution, d'autant que le gaillard d'arrière où on l'avait bâtie n'était accessible qu'aux officiers.

Le médecin de la *Pandora*, George Hamilton, écrivit par la suite un intéressant petit volume sur le voyage, où il décrit la "boîte" comme étant « l'endroit le plus désirable du navire ». Elle était en fait tout sauf désirable si l'on considère les conditions dans lesquelles les prisonniers durent y vivre. Ils avaient des fers aux mains et aux pieds, si serrés que leurs poignets et leurs chevilles ne tardèrent pas à se couvrir d'écorchures et à enfler. On avait donné un hamac à chaque homme, mais ils n'avaient rien à quoi les suspendre ; alors ils les étalaient sur le plancher du pont en guise de matelas. La description donnée par Morrison donne certainement une idée plus exacte de leur vie à bord de la *Pandora* : « Par temps calme, la chaleur de ce lieu était si intense que notre sueur coulait souvent en ruisseaux jusqu'aux dalots et donna naissance à des asticots en peu de temps¹⁰ ; les hamacs, étant déjà sales quand nous les reçûmes, étaient pleins d'une autre sorte de vermine, à quoi nous ne pouvions échapper qu'en nous allongeant sur le plancher ; et bien que nos amis [tahitiens] nous eussent volontiers fourni tout le tissu nécessaire, ils n'avaient pas la permission de le faire, et notre seul remède était de dormir nus — ces parasites pénibles et les deux baquets de nécessité qui restaient constamment dans la pièce contribuaient à rendre notre situation vraiment désagréable. » Les hommes du *Bounty* y restèrent confinés pendant les deux mois qu'il fallut pour refaire, toujours à Matavai, le calfatage de la coque de la *Pandora*. Ils n'eurent pas une seule fois la permission de quitter leur prison. Leurs vahinés et leurs amis tahitiens n'étaient même pas autorisés à leur parler, et on les renvoyait, dans les cris et les larmes, chaque fois qu'ils approchaient du navire. Les hommes du *Bounty* avaient eu six enfants pendant les dix-huit mois de leur séjour dans l'île, et plusieurs des femmes étaient enceintes à l'arrivée de la *Pandora*. Hamilton raconte que l'on amenait parfois les enfants à leurs pères emprisonnés et il ajoute : « Voir les pauvres captifs enchaînés pleurant sur leur tendre progéniture était une scène trop émouvante pour tout cœur sensible. »

À la décharge du capitaine Edwards, on peut quand même dire qu'il nourrissait bien ses prisonniers. Il aurait pu s'en tenir aux deux tiers des rations normales, qui était tout ce à quoi ils avaient droit selon le règlement, mais il donna des ordres pour qu'ils reçoivent exactement les mêmes rations que tout le monde à bord, y compris la ration quotidienne de rhum. D'autre part, toutes les noix de coco et autres victuailles que les Tahitiens apportaient à bord à leur intention leur étaient remises.

10 Il s'agit bien sûr de la vieille croyance en la "génération spontanée" qui durera jusqu'à l'époque de Pasteur.

Le 8 mai 1791 la *Pandora*, calfatée de frais et complètement radoubée, était prête à reprendre la mer ; quant à la *Resolution* — dont les qualités avaient impressionné le capitaine Edwards — armée et équipée de neuf¹¹, il l'accompagnerait en guise d'annexe et d'escorteur rapide avec un équipage de neuf hommes. Brown s'enrôla comme simple matelot pour le voyage de retour, et Hitihiti obtint lui aussi la permission de prendre passage à bord de la *Pandora* ; on devait le laisser à Bora Bora, dont il était originaire, dans le nord-ouest de l'archipel de la Société. La raison pour laquelle ces deux messieurs étaient si impatientes de quitter Tahiti est, bien sûr, évidente.

Edwards se mit alors en quête du *Bounty* lui-même. On a souvent prétendu qu'il avait, assez stupidement, été fouiller tous les endroits où, de toute évidence, il ne pouvait pas se trouver. Mais il avait reçu des ordres de l'Amirauté et se contentait de les suivre : à savoir passer au peigne fin les îles Sous-le-Vent de Tahiti, puis poursuivre les investigations plus à l'ouest, en particulier Aitutaki¹² et les Tonga. Et même s'il n'avait pas été contraint par ces instructions, sa mission aurait été quasi impossible puisqu'il y a des milliers d'îles dans le Pacifique et que la recherche du *Bounty* aurait pu continuer des années sans succès. L'ironie de tout cela, c'est que la *Pandora* était en fait passée à une centaine de milles de Pitcairn, le refuge de Christian et de ses hommes, deux semaines avant son arrivée à Tahiti. Il est vrai qu'Edwards s'était trouvé à quarante milles de trop au large pour apercevoir l'île ; et même s'il l'avait vue, on peut douter qu'il eût tenté d'approcher ce rocher inhospitalier alors qu'il avait reçu l'ordre d'atterrir d'abord à Tahiti avant de faire des recherches systématiques à l'ouest.

Le capitaine Edwards enquêta donc avec soin dans toutes les îles Sous-le-Vent, comme il en avait reçu l'ordre. Notons au passage que Hitihiti n'atteignit jamais Bora Bora : Edwards l'abandonna ivre mort à Huahine, où fut par ailleurs confirmée la mort de Omai, deux ans après son retour. Ensuite on mit le cap sur Aitutaki, où les recherches, évidemment, furent aussi vaines. On ne pouvait d'ailleurs guère imaginer que Christian s'y trouverait, d'abord parce que c'est Bligh qui avait découvert l'île et soigneusement noté sa position, juste avant la mutinerie ; d'autre part c'est Christian lui-même qui en avait mentionné le nom dans le récit fallacieux qu'il avait fait aux Tahitiens à son premier retour à Matavai, après la mutinerie.

Quelques jours plus tard, la *Pandora* atteignit l'atoll de Palmerston où, non sans excitation, on découvrit un certain nombre d'espars, dont une vergue gravée au nom du *Bounty*. Edwards organisa aussitôt une fouille de l'île à grande échelle,

11 Elle avait aussi été rebaptisée *Matavai*.

12 C'est le capitaine du *Mercury*, alias *Gustavus III*, de retour à Londres, qui avait relayé auprès de l'Amirauté les renseignements donnés par les Tahitiens concernant "Titiano" et Aitutaki.

tout en recommandant à ses hommes de se tenir en alerte : une attaque des mutins était possible. Les deux patrouilles de reconnaissance, menées respectivement par les lieutenants Hayward et Corner, souffrirent terriblement à arpenter cet anneau de corail aride sous un soleil de plomb, inconfort aggravé par la peur constante d'être attaqués sans merci par ceux-là même qu'ils recherchaient. Il y eut un intermède quelque peu grotesque pendant la nuit qu'ils passèrent à terre. Après avoir dîné de noix de coco et d'une soupe de bénitiers, les hommes, épuisés, s'installèrent pour dormir. L'un d'eux avait par inadvertance laissé une noix de coco intacte trop près du feu et, au milieu de la nuit, elle explosa avec un bruit terrible. Ils bondirent sur leurs pieds, encore à moitié endormis, mousquets à la main, et se mirent à tirer dans toutes les directions, manquant de s'entre-tuer, avant de se rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'une embuscade sauvage organisée par des mutins furieux. Mais on ne trouva pas d'autres traces du *Bounty*, et Edwards fut obligé d'en conclure, à juste titre, que ces pièces de bois avaient dû dériver depuis Tupuai où, selon l'un de ses prisonniers, un certain nombre de vergues et d'épars avaient un jour été perdus.

Avant que la *Pandora* ne quitte Palmerston, il y eut un autre incident, tout à fait tragique celui-là. Un des canots du bord, commandé par un *midship*, disparut corps et biens. On dut se résigner à penser que la petite embarcation avait été soulevée et fracassée sur le récif par un des énormes rouleaux qui se brisaient à l'extérieur, et que les cinq hommes à son bord avaient péri immédiatement.

Quand tout espoir de retrouver le canot eut été abandonné, Edwards mit le cap au nord-ouest vers les îles Tokelau, au nord des Samoa. Il semble que l'un des prisonniers, Hilbrant, le tonnelier allemand, ait déclaré que la veille de son départ définitif de Tahiti Christian lui aurait dit qu'il avait l'intention d'aller s'installer aux Tokelau. L'île dont il avait parlé était réputée inhabitée ; elle avait été découverte par Byron pendant son fameux voyage autour du monde. Edwards en conclut qu'il devait s'agir de l'île du Duc d'York — qui a repris aujourd'hui son nom indigène, Atafu. Il fouilla l'archipel de fond en comble, mais en vain, et reprit alors sa route en direction des Samoa, où une autre tragédie se produisit. La goélette, qui avait jusque-là fait un excellent travail comme bateau de reconnaissance, disparut une nuit avec à son bord un officier en second, un *midship*, un quartier-maître et six matelots, sans laisser la moindre trace. La *Pandora* et la *Resolution* ne devaient plus jamais se rencontrer. Le plus triste, dans cette nouvelle tragédie, c'est que les vivres et l'eau de la goélette étaient pratiquement terminés au moment de sa disparition et qu'elle devait incessamment se réapprovisionner auprès de la *Pandora*.

Edwards était donc maintenant à la recherche de deux vaisseaux, le *Bounty* et la *Resolution*, et parmi les différents endroits où le mena sa quête, il

y eut Nomuka, dans les Tonga. De là, on aperçoit tout juste l'île de Tofua, et ce fut maintenant le tour de l'équipage de la *Pandora* d'admirer, comme l'avait fait naguère celui du *Bounty*, les feux d'artifice du volcan qui la domine. Mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est que dans l'ombre au pied du volcan qu'ils contemplaient était ancrée la goélette disparue.

Inutile de dire que les indigènes de Tofua apparurent bientôt, dans le but ostensible de faire du troc avec les Blancs de la *Resolution*, d'échanger vivres frais contre fer et pacotille. Mais ils ne tardèrent pas à utiliser la même tactique que l'année précédente avec Bligh et ses hommes. Après avoir fait de l'obstruction, proféré des insinuations puis des menaces, ils passèrent à la violence ouverte pour s'emparer du bateau des étrangers. Mais ceux de la goélette étaient armés de mousquets et non pas seulement de sabres, et bien qu'ils ne fussent que la moitié de ce qu'avaient été les fidèles de Bligh dans la chaloupe, ils purent repousser les indigènes sans pertes pour eux-mêmes et s'en tirer indemnes.

Cette involontaire partie de cache-cache océanique devait encore durer, puisque, à peine la *Resolution* disparue à l'horizon de Tofua, c'est la *Pandora* qui vint s'ancrer dans la baie que la goélette venait de quitter. Les gens de Tofua réapparurent en quête d'une aubaine mais, devant la taille du vaisseau de guerre, ils changèrent de tactique et se montrèrent pleins de bonne volonté, voire de servilité. Mais aussi de duplicité : non, ils n'avaient pas vu la goélette, et ils regrettaient amèrement l'infortuné malentendu qui les avait menés à affronter le noble capitaine Bligh et ses hommes. C'est sans doute avec des sentiments divers que Hayward revit la petite baie sinistre où, à peine deux années plus tôt, ses compagnons et lui avaient failli être massacrés. Il reconnut immédiatement plusieurs des indigènes et, parmi eux, celui qui avait attaqué la chaloupe et brisé le crâne de Norton, mais le capitaine Edwards refusa d'envisager la moindre forme de représailles, de peur que la goélette ne vienne mouiller dans la baie après le départ de la *Pandora* et n'en subisse les conséquences.

Début août, après avoir consciencieusement ratissé les Tonga, puis être retourné aux Samoa et ensuite à Nomuka, où un rendez-vous de dernier recours avait été fixé avec la goélette, n'ayant ni trouvé le *Bounty* ni retrouvé la *Resolution*, Edwards finit par abandonner toute recherche et mit le cap sur le détroit de Torrès, dont il avait l'ordre de faire un relevé plus détaillé. En route, il découvrit nombre d'îles encore non répertoriées, dont Rotuma. En passant devant l'île de Vanikoro, dans l'archipel de Santa Cruz, il aperçut une épaisse colonne de fumée mais ne prit pas la peine de s'arrêter. C'est encore là un exemple de la malchance qui ne cessa de poursuivre Edwards pendant tout ce voyage dans le Pacifique, car s'il s'était arrêté à Vanikoro, il serait sans aucun doute passé à la postérité comme l'homme qui avait résolu le mystère de la disparition de La Pérouse.

En effet, une expédition française sous les ordres du comte de La Pérouse avait disparu en 1788 dans les Mers du Sud sans laisser de traces. Ce n'est qu'en 1827 que le capitaine irlandais Peter Dillon, en découvrant des débris de l'*Astrolabe* et de *La Boussole* sur le récif de Vanikoro, put commencer à reconstituer ce qui s'était vraisemblablement passé : une nuit de tempête, les deux navires s'y étaient échoués, trois ans avant le passage à proximité de la *Pandora* en août 1791. La fumée aperçue depuis la *Pandora* était sans aucun doute un signal de détresse envoyé par les survivants qui, à cause du manque d'intérêt d'Edwards, ne devaient jamais revoir la civilisation.

La *Pandora* approchait maintenant la Grande Barrière de corail et se trouvait donc dans des eaux qui sont parmi les plus dangereuses du globe. Le 28 août, Edwards faisait route au sud, lentement, à la recherche d'une passe dans le récif. L'après-midi, il envoya le lieutenant Corner avec une des chaloupes du bord pour y aller voir de plus près, et celui-ci, quelque temps plus tard, finit par signaler à la *Pandora* qu'il avait trouvé ce qu'on cherchait. On lui signala de rentrer à bord, mais entre-temps la nuit tropicale était tombée, rapidement comme toujours, et Edwards décida de se rapprocher de la chaloupe, qui se trouvait encore assez loin : il ne tenait pas, en effet, à en perdre une deuxième. Les deux bateaux continuaient à maintenir le contact avec des fusées et des tirs de mousquet. Dans le même temps, des courants puissants mais imperceptibles poussaient la *Pandora* de plus en plus près du récif, et le grondement des brisants était de plus en plus fort. La sonde, pourtant, continuait à indiquer des fonds d'environ cent dix brasses [soit deux cents mètres], et il ne semblait donc pas y avoir de danger immédiat. À environ sept heures et demie, Corner était de retour avec ses hommes et la chaloupe remontée sur ses bossoirs.

Mais la situation changea de façon soudaine et dramatique. D'un seul coup la sonde indiqua cinquante brasses seulement [soit vingt-cinq mètres], et le navire fut soulevé par une houle énorme. Le capitaine eut beau faire mettre, en urgence, toutes les voiles dehors pour tenter d'échapper aux rouleaux, il était déjà trop tard. Le navire talonna, s'échoua, puis, coincé entre le récif et les énormes vagues qui déferlaient sans cesse, il se mit à cogner contre le corail à chaque nouveau rouleau. En quelques minutes la *Pandora* eut plusieurs voies d'eau, on mit les hommes à pomper, on fit la chaîne avec des seaux pour écoper l'eau qui montait, mais en vain. Et les efforts supplémentaires des trois loyalistes Coleman, Norman et McIntosh, qui avaient été libérés pour l'occasion, ne servirent pas à grand-chose. Plus d'une heure passa, pendant laquelle la confusion la plus complète régna à bord, tandis que l'eau, dans la cale, continuait à monter.

Puis, de façon tout aussi soudaine, le calme revint. La *Pandora* avait été projetée jusque de l'autre côté du récif et flottait dans un petit lagon sur un fond de

quinze brasses [environ trente mètres] où les rouleaux ne pouvaient plus l'atteindre. Mais il avait déjà reçu le coup de grâce. Gîtant gravement, le gouvernail et une partie de l'étambot arrachés, il ne semblait plus devoir durer bien longtemps. Le capitaine entreprit de faire passer une voile sous la coque pour tenter, en la tirant de l'autre côté, d'assurer le minimum d'étanchéité qui permettrait aux pompes de travailler plus efficacement, mais sans succès. L'équipage continua donc à pomper et à écopier désespérément toute la nuit en attendant d'y voir plus clair avec le jour. La situation continuait de s'aggraver et, pour alléger le navire, on jeta les canons par-dessus bord, non sans qu'un homme, dans l'obscurité et la confusion, ne se soit fait écraser au cours de la manœuvre. Une vergue dégringola des hauts et en tua un autre. Puis l'une des pompes tomba en panne sans qu'on pût la réparer.

Les événements de la nuit avaient, bien sûr, été encore plus terrifiants pour les occupants de la "boîte de Pandore". Tandis que le navire se faisait malmener et talonnait sur le récif, les prisonniers enchaînés étaient secoués en tous sens dans leur cage exiguë, projetés les uns contre les autres et contre les cloisons, meurtris par leurs fers à chacun des chocs, qu'ils étaient impuissants à prévenir. Craignant de périr noyés comme des rats, ils se débrouillèrent pour briser leurs fers, mais à peine le capitaine fut-il mis au courant qu'il ordonna qu'on les entrave à nouveau. Pris de panique, les prisonniers hurlaient en implorant pitié, ou suppliaient qu'on les laisse aider à pomper comme Coleman, Norman et McIntosh, mais Edwards fit la sourde oreille. Et donc, tandis que minute après minute l'eau continuait à monter, on remplaça froidement les menottes des mutins et l'on renforça la garde sur le toit de la "boîte", près de l'entrée de leur prison. Pour finir, le capitaine fit savoir aux prisonniers que si l'un d'eux brisait une seconde fois ses fers, il serait fusillé ou pendu.

À l'aube, vers six heures du matin, il devint évident pour tous ceux qui se trouvaient à bord que la *Pandora* pouvait sombrer d'un moment à l'autre, car elle était alors à moitié pleine d'eau. Les quatre chaloupes furent donc chargées de provisions et autres équipements de survie, et tout ce qui pouvait flotter fut désarrimé et jeté par-dessus bord pour servir de bouée de sauvetage. À ce moment-là, la mer commença à pénétrer dans la batterie supérieure et ce fut le sauve-qui-peut général. L'équipage avait déjà commencé à quitter le navire lorsque le capitaine donna enfin l'ordre de libérer les prisonniers. Après quoi il quitta le bord en hâte avec ses officiers. La tâche de libérer les prisonniers de leurs fers incombait à un armurier en second, et le malheureux dut grimper sur la "boîte", déverrouiller l'écoutille et descendre dans la cage au milieu des captifs terrifiés. Muspratt, Skinner et Byrne furent les premiers à être libérés, mais Skinner fut pris d'une telle panique qu'il sauta à l'eau avec ses menottes encore aux poignets et se noya sur-le-champ. C'est à ce moment-là que le maître

d'armes de la *Pandora*, qui apparemment ignorait que le capitaine avait ordonné la libération des prisonniers, remarqua que l'écouille de la "boîte" était ouverte et, sans doute pris d'un accès de zèle, grimpa la refermer. Quelques secondes plus tard, la *Pandora* à l'agonie se souleva brusquement et le maître d'armes fut culbuté à la mer. Dans la cellule, ce fut une panique complète : le navire allait sombrer, c'était une question de minutes. L'armurier providentiel continuait à travailler frénétiquement pour libérer le plus d'hommes possible, mais la *Pandora* était maintenant enfoncée dans l'eau jusqu'au pied du grand mât, et seule sa moitié arrière n'était pas encore submergée. Il semblait qu'il n'y eût plus aucun espoir pour ceux qui étaient enfermés dans la "boîte" lorsque, au dernier moment, un second maître nommé William Moulter grimpa sur le toit en criant aux prisonniers qu'il allait les libérer ou sombrer avec eux. Joignant le geste à la parole, il arracha le verrou avec l'écouille et les jeta à la mer avant d'y plonger à son tour. Grâce à la rapidité de son intervention, tous les occupants de la cellule, à l'exception du pauvre Hilbrant, arrivèrent à en sortir. Hilbrant avait encore les fers aux mains et aux pieds lorsque la *Pandora* bascula, de sorte qu'elle sombra avec lui, en compagnie de nombreux autres marins anonymes¹³.

Une fois dans l'eau, les hommes s'accrochèrent aux planches et aux espars avant d'être récupérés par les chaloupes, qui finirent par rejoindre un banc de sable distant d'environ trois milles. Lorsque tous y furent rassemblés et que le capitaine eut fait l'appel, il apparut qu'avaient survécu 89 des 120 membres de l'équipage et 10 des 14 hommes du *Bounty*. Skinner s'était noyé, menottes aux mains ; Stewart et Sumner, cramponnés à un espar, avaient été assommés par la chute de la coupée, et Hilbrant était resté enchaîné dans la "boîte de Pandore".

La seule solution était maintenant de suivre l'exemple de Bligh pour tenter de rejoindre Timor, et le capitaine Edwards, cela va sans dire, était à ce moment-là de fort méchante humeur. Il est fort possible que ce soit ce qui l'ait poussé à refuser aux prisonniers la permission d'utiliser, comme les autres l'avaient fait pour se protéger du soleil, une voile de chaloupe qui restait sur le sable et dont personne ne se servait. Après tout, ces hommes étaient quasi nus, et leur peau tannée au soleil de Tahiti les aurait sans doute protégés si leur hâle n'avait disparu pendant les longues semaines où ils étaient restés confinés dans leur prison marine. Ils étaient donc en grave danger de rôtir vifs sous l'implacable soleil tropical qui tombait d'un ciel sans nuages. Un autre grave problème, et celui-là concernait tout le monde, était celui de l'eau, car les provisions de la *Pandora* qu'on avait réussi à sauver ne pouvaient en assurer plus de quelques cuillerées par homme et par jour.

13 N.E. L'épave de la *Pandora* a été découverte en novembre 1977 par une équipe australienne [sur la partie externe du récif de la Grande Barrière de corail à 140 km de Cape York.]